

## Atelier Fol'fer, collection « Xénophon »

---

### Pour en finir avec le "pays cathare"

Bernard Antony

---

Présent, n° 9707 du 26 septembre 2020

#### Loi du folklore idéologique du «Cathareland»

Solidement enraciné dans son Bigorre natal, il y a longtemps que Bernard Antony est « mâché » (comme on dit là-bas) par l'instrumentalisation touristique d'un pseudo « pays cathare » et, plus encore, par l'instrumentalisation politico-religieuse du catharisme.

Il a donc décidé d'en finir avec cette double entourloupe, l'une folklorique, l'autre plus pernicieuse. Avec un livre au titre explicite : *Pour en finir avec le « pays cathare »*. Un livre qui aurait pu trouver sa place dans la collection « La Désinformation autour de... » de l'Atelier Fol'Fer, mais qui, vu son ampleur et son ambition, est accueilli dans la collection « Xénophon » de cette maison d'édition.

La subversion hérétique cathare a sévi plus d'un demi-siècle. Elle couvrit les règnes de Philippe Auguste, Louis VIII le Lion, et saint Louis. Elle débuta par une croisade ordonnée par la papauté et se poursuivit par une indéniable guerre de conquête. Elle donna lieu à des massacres monstrueux. L'un et l'autre camp n'ayant pas le privilège de l'horreur en ces temps rudes.

Porté par les questions toujours pertinentes et incitatives de Cécile Montmirail, Bernard Antony exprime deux refus. Le premier étant dit dans le titre même de l'ouvrage : en finir avec le fantasme d'un « pays cathare » unanimement dressé contre les hommes du Nord, les « Français ». Bernard Antony réfute l'étiquetage « cathare » d'un territoire méridional riche d'une immense histoire et d'une identité civilisationnelle qui ne se résumant pas à l'épiphénomène cathare.

Le second refus est ainsi développé : « Certes, le catharisme a religieusement et historiquement presque totalement disparu depuis ses dernières résurgences à la fin du XIIIe siècle. Mais il n'est pas aberrant de trouver quelque analogie entre les doctrines manichéennes et cathares d'hier et les idéologies nihilistes d'aujourd'hui/ »

En son temps le catharisme, qui haïssait le monde, fut une « culture de mort ». D'où la nécessité d'en finir avec une fantasmagorie délétère. Préfacier du livre, Guillaume de Thieulloy écrit notamment que Bernard Antony nous apprend à ne pas porter de jugement... manichéen sur les principaux personnages : « *Le pas d'amalgame*, que la caste politico-médiatique revendique si souvent dans d'autres contextes, devrait être particulièrement appliqué en histoire – à côté de l'interdit de l'anachronisme, lui aussi souvent rappelé par l'auteur (...). Nos prédécesseurs étaient, comme nous, des êtres humains marqués par le péché, avec leurs aspects lumineux et ténébreux. »

On est ainsi aux antipodes de ce folklore catharisant qui faisait écrire à Georges Bordonove, en toute fin de sa *Tragédie cathare* (Pygmalion, 1991) : « Désormais, dans la terre de Languedoc, se confond la poussière de ceux qui firent l'Histoire et de ceux qui

tissèrent l'humble trame des jours. Les autans ont mêlé de leur souffle les cendres des brûlés de Montségur et celles des inquisiteurs d'Avignonet (...). Des souvenirs persistent : les Toulousains n'ont pas oublié les comtes Raymond ; les Carcassonnais révèrent la mémoire des Trencavel et les Minervois sourient en parlant du vicomte Guilhem. » Les Toulousains, les Carcassonnais d'aujourd'hui et leurs quartiers où l'on parle, hélas, plus arabe qu'occitan ? Un Languedoc rêvé, une Occitanie fantasmée...

Oui, dira-t-on, mais quand même l'Inquisition... Bernard Antony ne fait pas l'impasse sur cette institution pour laquelle il ne nourrit pas, et il le dit avec force, une affection particulière... On lira le chapitre intitulé « Le temps de l'Inquisition » qui, loin des caricatures habituelles – et, là encore, des fantasmes récurrents – ne laisse rien dans l'ombre. Avec cette réflexion que l'on peut faire nôtre : « La chrétienté de Jeanne d'Arc, heureusement, ne saurait être ramenée à l'Inquisition de l'évêque Cauchon ».

Alain Sanders

---

*La Nef*, n° 329, octobre 2020

Bernard Antony présente cette caractéristique rare d'être un militant non partisan. Quand il rouvre un dossier d'histoire, cet initiateur d'actions multiformes pour la défense de la civilisation chrétienne, voire simplement de la nature humaine, prend le recul nécessaire pour conjurer tant l'anachronisme de la condamnation d'une époque avec nos lunettes actuelles que l'apologétique à tout prix. La question du catharisme et de son traitement par l'Église et son « bras séculier » requerrait précisément d'éviter aussi bien la mythification des « *martyrs cathares* » que la justification d'une répression qui participait de la violence de l'époque plus qu'elle ne s'inspirait des principes de l'Évangile.

---

*La Griffé*, n° 130, septembre-octobre 2020

Le phénomène cathare en Languedoc, aux XIIe et XIIIe siècles, est l'aboutissement d'un plus large phénomène millénaire de courants gnostiques et d'hérésies manichéennes venus d'Orient et de l'Europe balkanique. Il relève du passé. Mais pas seulement.

L'instrumentalisation touristique d'un pseudo « pays cathare » actuel fait, à l'évidence, bon ménage avec une intentionnalité idéologique politico-religieuse. Le catharisme est systématiquement placé dans le camp du bien, celui d'une authenticité évangélique paléochrétienne. L'Église catholique romaine est dans le camp du mal, celui des affreux croisés, comme disent les islamistes. C'est somme toute un traitement manichéen, au sens actuel du mot, de ce néo-manichéisme que l'on appellerait catharisme.

La vérité, c'est que, plus qu'une hérésie, ce fut une véritable religion qui professait la haine de la Création, de l'Incarnation, de la transmission de la vie. Nonobstant ses affirmations d'appartenance chrétienne, il s'agissait d'un réel nihilisme. Déjà. On en retrouve aujourd'hui les idées fondamentales dans ce que saint Jean-Paul II désigna en effet prophétiquement par l'expression de « culture de mort » : celle de la barbarie contemporaine.

Voilà pourquoi il faut à la fois en finir avec l'entourloupe « marketing » du pseudo « pays cathare » et avec la désinformation historico-religieuse sur le catharisme réel. Mais il faut aussi s'interroger sur la manière dont il fut combattu et sur ce qui en a résulté pour

l'Église catholique. C'est à cette tâche que s'est consacré avec sa coutumière rigueur, Bernard Antony, répondant aux questions pertinentes de Cécile Montmirail.

---

*Reconquête*, n° 371, octobre 2020

Au départ ce devait être un bref pamphlet, un coup de gueule de Bernard Antony qui en a marre de voir chez lui les pancartes « Vous entrez en pays cathare », et toute la propagande idéologico-touristique autour du mythe de Montségur (ce ne fut pas un bûcher de l'Inquisition et les murs que l'on voit ne sont pas cathares) et de ceux qu'on ose présenter comme de bons chrétiens authentiques persécutés par les méchants catholiques dévoyés.

Mais voilà que de fil en aiguille et surtout de sources historiques authentiques en études dédiées au sujet, il s'est passionné pour la question et a considérablement élargi son angle d'attaque. C'est pourquoi il ne cessait de me parler de ce livre qui prenait tant de retard. On comprend pourquoi, surtout, quand on le lit. Car d'une histoire extrêmement compliquée Bernard Antony a fait un roman d'aventure. Un roman où tout est vrai, une page d'histoire où la longue et patiente dissection des sources diverses aboutit à un récit unifié, vivant, d'un élan allègre et sans cesse rebondissant (et ce n'est pas une mauvaise idée de ce point de vue de le présenter comme une conversation avec Cécile Montmirail).

D'abord, Bernard Antony s'attache, avec un grand souci pédagogique, comme le souligne Guillaume de Thieulloy dans sa préface, à définir ce qu'est le catharisme. Et ce n'est pas facile, car il y en a eu plusieurs variantes. Mais l'essentiel est que cette doctrine, contrairement à ce qu'en rêvent les catharophiles de notre temps, ne ressemble en rien à un émouvant retour au christianisme des origines. Il ne s'agit même pas d'une hérésie, mais d'une idéologie profondément antichrétienne, et par là anti-naturelle : une préfiguration de la culture de mort. Et les gentils cathares ne se privaient pas de persécuter les catholiques, d'où l'inévitable réaction de défense de la chrétienté.

Réaction qui s'incarne dans un homme : Simon de Montfort. L'homme de la croisade contre les « Albigeois ». L'homme dont on a fait un monstre. Mais qui était d'abord un vrai chrétien et un génial chef de guerre, et c'est pourquoi il fut choisi pour mener cette authentique croisade.

Bernard Antony s'efforce de suivre Simon de Montfort dans ses chevauchées, et parfois il a du mal à reprendre son souffle, tant l'homme est incroyablement rapide, incroyablement réactif, et qu'il est au centre de tout un dispositif où s'entrechoquent les liens féodaux, les intérêts des princes et ceux de l'Église, les manœuvres des cathares, les intrigues des barons, et l'arbitrage du pape... À la croisade proprement est liée de façon inextricable la conquête de territoires méridionaux par un comte français, dans le contexte précis d'une époque où se joue l'avenir du midi toulousain entre Aragon et France.

On rencontre au fil des pages des personnages étonnants. D'abord Montfort, évidemment, dont on n'a retenu que la cruauté, indéniable, mais qui n'était que le pendant de celle de ses adversaires ; mais aussi son inséparable mentor spirituel pendant la croisade, Arnaud Amaury, moine cistercien, abbé de Cîteaux, qui deviendra archevêque de Narbonne et se fera duc de Narbonne, au grand dam de Montfort...

Personnage essentiel aussi Raymond VI, comte de Toulouse, sorte de politicien retors et

sans scrupule qui réussit toujours à se sortir des pires difficultés et à retomber sur ses pieds alors qu'il ment à tout le monde, y compris au pape. Aujourd'hui il aurait été un homme clé de la République.

Enfin après la croisade il y a l'Inquisition. Bernard Antony s'efforce là aussi d'être véridique : il souligne que les inquisiteurs (dont plus d'un fut massacré) menaient de véritables enquêtes, approfondies, et que les procès étaient tout sauf expéditifs. Que l'un des deux premiers grands inquisiteurs de Toulouse prononça 671 condamnations dont aucune au « bras séculier ». Que même le célèbre Bernard Gui, horriblement caricaturé dans *Le Nom de la rose*, ne prononça pas plus de 4 % de peines capitales. Il est toutefois assez sévère envers une institution de « police de la pensée religieuse » qui maniait la terreur au nom de l'Église.

C'est aussi l'intérêt de ce livre de faire réfléchir sur des questions complexes, non seulement l'Inquisition, mais le système féodal, la place de la papauté, l'évolution vers les nations modernes, etc. Bref, on ne perd pas son temps.

Yves Daoudal

---

*Monde & Vie*, n° 991 du 7 octobre 2020

Bernard Antony nous surprendra toujours. Estimant que l'histoire des guerres cathares dans le midi est souvent instrumentalisée au service de causes toutes plus ou moins antichrétiennes, il a entrepris de se pencher lui-même sur ces événements du début du XIII<sup>e</sup> siècle, en assimilant l'ensemble de la bibliographie.

### **Les cathares ressuscités**

Le travail effectué par le fondateur du Centre Charlier est formidable. Il connaît toutes les sources d'époque, qu'il cite de première main, pour son lecteur, souvent en les comparant l'une à l'autre et il parvient, grâce au travail des historiens contemporains, à restituer le fil chronologique de l'histoire, qui a vu se dresser finalement la France du nord contre la France du sud. Les princes du sud, lointains vassaux du roi de France, préservaient jalousement leur indépendance, à l'image du célèbre Raymond VI, Comte de Toulouse, qui passa le plus clair de son existence à louvoyer pour conserver ou retrouver sa belle ville.

L'occasion de la guerre est religieuse. Dans la France du sud-ouest les hommes d'Église sont inquiets devant la prolifération de l'hérésie cathare. Le pape Innocent III, l'un des plus grands papes de l'histoire de l'Église, s'adresse au roi de France, Philippe Auguste, qui est occupé à combattre l'empereur Othon (qu'il vaincra à Bouvines en 1215). Le roi se contente de laisser prêcher la croisade dans son Royaume contre ceux que l'on appellera à tort les Albigeois. Malgré la piété de chevaliers prêts à tout pour la cause du Christ, cette croisade aurait pu très facilement tourner en eau de boudin, les chevaliers venant du nord guerroyer quarante jours et la plupart s'en retournant ce délai passé. Mais il se trouve que de la troupe hétéroclite des croisés émerge un personnage formidable, d'une grande piété, d'une ardeur guerrière à nulle autre pareille, qui se révélera à l'usage un redoutable stratège et même un conquérant conscient des enjeux juridiques de sa conquête. Il s'agit bien sûr de Simon de Montfort, que l'on caractérise d'un mot qu'il n'a jamais prononcé : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». Bernard Antony n'hésite pas à réhabiliter le personnage, estimant que ses accès de cruauté étaient largement partagés par d'autres féodaux. Voici par exemple la déclaration de Raymond Roger, Comte de Foix, l'un de

ces grands féodaux avec lequel Montfort ne cessa d'avoir maille à partir. Elle a lieu durant le quatrième concile de Latran, l'un des plus grands conciles de l'histoire de l'Église, Raymond Roger s'exprime face aux Pères conciliaires : « *Quant à ces brigands, éclate le Comte de Foix, quant à ces traîtres et ces parjures, qui, porteurs de la croix, sont venus me ruiner, aucun ne fut pris par moi ou par les miens qu'il ne perdît les yeux ou les pieds, les poings ou les doigts. Et je me réjouis de ceux que j'ai tués et massacrés, comme j'ai regret de ceux qui ont pu échapper et s'enfuir.* » Voilà, de manière absolument officielle le discours d'un des principaux tenants de la cause albigeoise. Bernard Antony nous donne la réponse du pape, très modérée : « *Tu as fort bien exposé ton droit, mais le nôtre tu l'as amoindri quelque peu. Je m'informerais de ton droit et de tes mérites, et si ton droit est bon, quand je l'aurai vérifié, tu recouvreras ton château tel que tu l'as livré.* » Contrairement à l'opinion courante, face à la puissance du roi de France et face aux succès de son homme lige Simon de Montfort, la papauté a toujours défendu l'ordre féodal, qui était le droit de l'époque, contre l'ordre national naissant. L'un des paradoxes de cette guerre qui fut peut-être la première guerre nationale, avant la guerre de Cent ans, c'est de constater que le Seigneur pape, au nom de l'équité et du statu quo défendit Raymond VII et lui rendit sa bonne ville de Toulouse, contre les revendications des Montfort et du roi de France.

### **Et l'inquisition ?**

Bernard Antony, après nous avoir conté les différentes phases de cette guerre, pose le problème de l'inquisition, en refusant l'argument facile de l'anachronisme : « *Il peut y avoir aussi, en contrepoint du danger de l'anachronisme, une erreur contraire : la relativisation voire la justification d'injustices ou de crimes du passé au nom du vieil adage : "autres temps (autres pays), autres mœurs". Cet adage ne peut être qu'un constat, pas un principe de justification.* » L'inquisition pose le problème de l'enrégimentement religieux de toute une société, dans laquelle, depuis le quatrième concile de Latran, « *tout homme de plus quatorze ans et toute femme de plus de douze ans devra désormais jurer d'être fidèle à l'orthodoxie catholique et de dénoncer les hérétiques. Et seraient suspects d'hérésie et sur lesquels devraient veiller leurs prêtres, tous ceux qui ne se confesseraient pas et ne communieraient pas trois fois l'an, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte* ». Peut-on utiliser la violence pour le bien de la foi ? Peut-on admettre que le tribunal de l'inquisition soit le garant de la foi des humbles ? Il faudrait pour que cela soit envisageable, que la fin justifie les moyens, ce qui, en christianisme, on le sait, n'est pas possible.

Abbé G. de Tanoüarn

---

*La Lorraine royaliste*, n° 367, décembre 2020

Ce livre est réalisé sous la forme de réponses à des questions posées par Cécile Montmirail. Il est préfacé par Guillaume de Thieulloy. Nous savons que Bernard Antony est originaire de cette région du Languedoc qui fut fortement touché par l'hérésie Cathare aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. L'auteur montre déjà que cette hérésie, issue de très anciens courants gnostiques et d'hérésies manichéennes, est dangereuse car professant « la haine de la Création, de l'Incarnation, et de la transmission de la vie ». Elle peut être comparée à cette « culture de mort » qui reparait aujourd'hui et que saint Jean-Paul II dénonçait. S'appuyant sur des sources de l'époque, Bernard Antony montre comment elle fut combattue par une croisade sur laquelle nous pouvons nous interroger. Il montre aussi les positions des Rois de France, s'engageant au minimum et, sous Louis IX (saint Louis) travaillant à une réconciliation entre les anciens belligérants. Un livre remarquable

qui fait la lumière sur ce qui s'est réellement passé avec ses noirceurs mais aussi ses lumières.

Un livre à lire pour tous ceux qui veulent en savoir plus sur ce drame qui a secoué une grande partie du midi de la France et dont beaucoup parlent sans connaître la réalité

Jean Nedischer

---

*Le Sel de la terre*, n° 115, hiver 2020-2021

« *Vous entrez en pays cathare !* » Il est difficile de pénétrer en Languedoc sans être accueilli par l'agaçante pancarte qui a provoqué ce nouvel ouvrage de Bernard Antony : *Pour en finir avec le « pays cathare »*. Face à la récupération moderne du catharisme(1), qui mêle allègrement régionalisme, exploitation touristique et commerciale, propagande maçonnique et anticatholicisme – une des meilleures illustrations en est peut-être le Musée de l'Inquisition, à Carcassonne, agrémenté d'une magnifique exposition internationale d'instruments de torture – Bernard Antony, répondant aux questions de Cécile Montmirail, raconte ce que furent le catharisme, la croisade contre les Albigeois et le temps de l'Inquisition.

Visiblement soucieux d'éviter autant la légende rose que la légende noire, il raconte de la façon la plus objective possible, citant abondamment les chroniqueurs du temps ou bien, sur les personnages controversés – par exemple Simon de Montfort(2) – les appréciations contraires portées par les uns et par les autres.

L'ensemble est clair, vivant, nuancé, bien informé et l'on ne peut qu'approuver l'auteur lorsqu'il veut éviter à la fois l'anachronisme, qui juge les faits d'après les critères d'une autre époque, et, en face, le relativisme absolu, qu'il appelle anatopie (p. 89), qui refuse tout jugement(3).

#### *L'Inquisition en question*

L'auteur, pourtant, échappe-t-il vraiment aux préjugés contemporains lorsqu'il critique non seulement les excès commis au cours des temps, mais le principe même de cette institution ?

S'il dénonce « l'exploitation souvent désinformatrice et fantasmagorique de sa réalité » et s'il s'emploie à décrire honnêtement ce qu'elle fut vraiment, Bernard Antony estime en effet avec « saint Jean-Paul II » (ainsi nommé à deux reprises, p. 268 et 269(4) qu'elle fut « fort peu évangélique » (p. 267) et qu'on ne peut la considérer « avec un regard de piété filiale catholique » (p. 269)

Faut-il rappeler que cette institution fut illustrée, dès son origine, par saint Pierre de Vérone — qui fut toujours considéré ensuite comme le saint patron de l'Inquisition — et par de nombreux autres saints ou bienheureux(5) ?

Faut-il préciser que l'inquisiteur Guillaume Arnaud – que l'auteur connaît bien, puisqu'il raconte longuement ses procédures et sa mort – a été béatifié en 1866(6) ?

Curieusement, Bernard Antony, qui qualifie de « *saint* » le triste pape qui embrassa le Coran, semble méconnaître ces vrais saints inquisiteurs.

Assurément, son ouvrage mérite lecture, mais non sans cette importante réserve.

Yves Gérardin

---

1 – Voir « Repentance à Montségur ? Cathares, catharisme et catharomanie » par Henri Barthès, dans *Le Sel de la terre* 101, p. 218-221.

2 – Voir « Simon de Montfort : bourreau ou martyr ? » par Philippe Girard, dans *Le Sel de la terre* 80, p. 154-162.

3 - C'est le curieux principe selon lequel l'historien devrait s'interdire tout jugement de valeur. Voir *Le Sel de la terre* 111, p. 29.

4 - Sur le doute sérieux qui affecte les béatifications et canonisations conciliaires, voir *Le Sel de la terre* 72, p. 36-120.

5 - Sur saint Pierre de Vérone, voir *Le Sel de la terre* 36, p. 118-138. – Pour d'autres exemples, *Le Sel de la terre* 61, p. 156-161 (les quatre bienheureux inquisiteurs de Savigliano) et 62, p. 144-152 (les trois inquisiteurs martyrs d'Urgel, en Espagne).

6 - Sur le bienheureux Guillaume Arnaud et les martyrs d'Avignonnet, voir *Le Sel de la terre* 37, p. 157-166.

---

*Reconquête*, n° 376, mars 2021

### **La lecture de Danièle Masson**

Pour le profane, dont je suis, le livre de Bernard Antony est une somme. Sources abondantes, rigueur et travail de fond, questions pertinentes de Cécile Montmirail qui structurent le texte, permettent à l'auteur de mener à bien son double projet : montrer que son « pays » ne se réduit pas aux terres cathares, lutter contre la désinformation qui ferait du catharisme le camp du Bien et de l'Église le camp du Mal.

### **Les cathares**

Première désinformation qui vient des cathares eux-mêmes : ils se disaient chrétiens mais vidaient le christianisme de toute substance. Pas d'incarnation, pas de crucifixion, pas de rédemption. Leur croyance dualiste repose sur l'existence de deux mondes : le monde invisible des âmes créées par un Dieu bon, le monde visible des corps et de la matière créés par le diable : « les âmes sont à Dieu et le corps au diable », disait le parfait Pierre Authier.

Deux dieux, donc, et deux sortes de cathares : les « bons chrétiens » – que les inquisiteurs appelaient « les parfaits hérétiques » – qui s'interdisaient toute vie sexuelle et donc toute transmission de la vie, et les simples « croyants », auxquels tout était permis, sauf le vol et le meurtre. Le catharisme était donc un double danger, pour le christianisme et pour l'ordre social.

C'est le pape Innocent III, en 1198, qui lance contre eux la croisade, relayée en 1231 par l'Inquisition, fondée par le pape Grégoire IX.

### **Ni relativisme ni péché d'anachronisme**

Avec une grande honnêteté, Bernard Antony ne cache rien des atrocités commises de part et d'autre. Les chrétiens retiendront celles de l'Église : sac de Béziers, même si l'injonction « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens », est selon l'auteur une « forgerie historique » ; parfaits non repentis voués au bûcher ; corps d'hérétiques déterrés puis brûlés ; reddition de Montségur où les assiégeants « passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouvèrent ». Le chroniqueur Pierre des Vaux de Cernay résume l'état d'esprit :

« Ils avouèrent leurs erreurs de façon claire et complète : après quoi, les croisés se saisirent d'eux et les brûlèrent avec une joie extrême. »

Bernard Antony ne justifie pas l'injustifiable. Il veut simplement se garder à la fois du relativisme et du « péché d'anachronisme », et dit l'évidence : Simon de Montfort fut un « petit barbare » en comparaison des grands génocidaires nazis et communistes. On objectera facilement - mais l'auteur ne l'oublie pas – que l'éradication du catharisme s'est faite au nom de Dieu, au contraire, selon la belle expression de Zemmour, de « deux religions nouvelles érigeant leurs terribles dieux, assoiffés de sang sur les ruines du Dieu judéo-chrétien dont Nietzsche avait annoncé prophétiquement la mort ».

Il est vrai que les hommes de cette époque étaient d'une trempe que nous ne connaissons plus. Ainsi Simon de Montfort, chef de la croisade, dont Bernard Antony dit en quelques mots toute la complexité : « massacreur, mais non exterminateur, et politique réaliste et avisé ».

### **Distinction des pouvoirs**

Ce qui m'a le plus intéressée dans ce livre, c'est le lien complexe du spirituel et du temporel.

Bernard Antony évoque une papauté théocratique. Son préfacer, Guillaume de Thieulloy le dément. Les papes ne se seraient sûrement pas dits « théocrates » mais ils pratiquaient allègrement la théorie des deux glaives, selon laquelle l'Église intervient naturellement dans le domaine spirituel, et indirectement, par l'intermédiaire du bras armé séculier, dans le domaine temporel.

Si l'Inquisition fut un progrès, dans la mesure où elle impliquait enquête, investigations et plus tard conseils de clercs et laïcs invités à donner leur avis aux juges, le fait que l'Église prescrive la peine mais que son application soit confiée au bras séculier laisse perplexe. Jeanne d'Arc assurément, fut condamnée par l'Inquisition et brûlée par les Anglais, mais avant de mourir, c'est à Cauchon qu'elle s'adresse : « Évêque, c'est par toi que je meurs. »

Entre le pape, le clergé, le roi, les comtes, les relations sont complexes, à l'image d'un pays « hérissé de libertés ». Innocent III enjoint au comte de Toulouse Raymond VI de pourchasser les hérétiques et de confisquer leurs biens. En vain. Il adjure Philippe Auguste de prendre la tête de la croisade. Le roi ne répond pas. Ses pouvoirs, spirituel et temporel, sont limités par la volonté des hommes. Ainsi Arnaud Amaury, père abbé de Cîteaux et chef de la croisade, devient évêque de Narbonne et se proclame duc de Narbonne. Il est tout à la fois, chef spirituel, militaire, politique, diplomatique.

Quant au pape, il excommunie souvent, absout parfois. Le quatrième concile de Latran établit le dogme de la transsubstantiation, et décrète que Toulouse et les autres terres conquises par les croisés seraient concédées au comte de Montfort, qui étend ainsi son pouvoir sur un domaine plus vaste que celui de Philippe Auguste. Sans prononcer le mot, Bernard Antony dégage bien la rivalité des pouvoirs : Innocent III craint que la victoire de Bouvines n'annonce « l'émergence d'un sentiment national d'où procéderait l'État-nation ».

### **Vers l'unité nationale**

De Philippe Auguste à saint Louis, on voit s'élaborer un commencement d'unité nationale. La bataille de Bouvines remportée par Philippe Auguste,

en 1214, sur Jean sans Terre, sur l'empereur Othon, et sur quelques vassaux insurgés contre le roi, manifesta l'accord du roi avec son peuple, et le triomphe de la monarchie sur les féodaux. Les victoires de Simon de Montfort, seigneur de Montfort-l'Amaury, permettaient au comte de substituer le droit coutumier du Nord, d'origine celte, au droit romain du Midi, réorganisant la société féodale. Le roi, en donnant au comte, pour lui et ses héritiers, la confirmation « de toutes ses conquêtes faites sur ses fiefs par les croisés », pouvait penser que « le royaume, d'un coup, s'était agrandi du Lot au Pyrénées, de la Garonne au Rhône ».

Quant à Pierre II, roi d'Aragon, fort de sa victoire à Las Navas de Tolosa, il rêvait d'un royaume transpyrénéen, et le pape, en extirpant l'hérésie, savait aussi qu'était en jeu « la conquête en règle de toute la France méridionale, avancée importante dans la réalisation de l'unité monarchique française ». L'espoir d'un empire transpyrénéen mourut avec Pierre II à la bataille de Muret. La lutte contre l'hérésie – qui était plutôt une contre-société – permettait l'unification des terres occitanes à la couronne de France. Quand le comte de Toulouse, Raymond VII, excommunié et affaibli, signe avec Blanche de Castille le Traité de Paris, en 1229, il destine ses terres à devenir possession de la couronne. Et quand son héritière, Jeanne de Toulouse, épouse Alphonse de Poitiers, frère cadet du roi Louis IX, il est inévitable qu'à la mort du comte, l'ensemble des territoires revienne à la Couronne.

Ainsi, le livre de Bernard Antony a le grand mérite de dépoussiérer l'histoire. En montrant que les guerres de religion sont aussi des conflits politiques, il nous fait comprendre, dans l'imbrication des pouvoirs, que la France est une chrétienté. « Innocent III est protecteur et rassembleur de l'unité catholique et défenseur du droit et des formes de la chrétienté de son époque : la féodalité ».

Il faudra attendre Philippe le Bel et ses légistes – « le roi est empereur en son royaume » – pour consommer la rupture du spirituel et du temporel, et peut-être ainsi, miner l'idée même de chrétienté.

Danièle Masson

---